

**Zeitschrift:** Zeitschrift für schweizerische Kirchengeschichte = Revue d'histoire ecclésiastique suisse

**Herausgeber:** Vereinigung für Schweizerische Kirchengeschichte

**Band:** 27 (1933)

**Buchbesprechung:** Rezensionen = Comptes rendus

**Autor:** [s.n.]

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 15.04.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## REZENSIONEN. — COMPTES RENDUS.

---

**Pastor Ludwig v., Geschichte der Päpste.** XV. Bd. : Geschichte der Päpste im Zeitalter des fürstlichen Absolutismus von der Wahl Klemens' XI. bis zum Tode Klemens' XII. (1700-1740). 1. bis 7. Auflage (xxxvi-820 S.). Herder, 1930. 21 M. ; in Leinwand 25 M. ; in Halbfranz 28 M.

Innocent XII était mort en 1700, pendant le Jubilé. Le conclave s'ouvrit le 9 octobre. Les Français et leurs partisans désiraient un pape faible ; les *zelanti*, au contraire, un homme d'Eglise, un réformateur, et ce fut l'un de leurs candidats, le cardinal Albani, qui finit par être nommé, le 23 novembre, le jour de la saint Clément, ce qui fit prendre à l'élu le nom de Clément XI. Il n'avait que 51 ans et n'était prêtre que depuis deux mois, mais il avait joui d'une grande influence sous Innocent XII, de telle sorte qu'on s'attendait à le voir devenir pape un jour. Pieux, éloquent, actif — peu de papes ont autant écrit de leur propre main — il s'intéressait à l'archéologie et fit beaucoup pour la bibliothèque vaticane. Il voulait un clergé digne, et insistait principalement sur le devoir de la résidence. Malheureusement, il manquait de confiance en lui-même : il était lent à se décider et plus encore à exécuter ce qu'il avait arrêté. S'il ne réussit à donner de solution à aucun des grands problèmes dont il eut à s'occuper, il faut cependant l'attribuer aussi aux événements qui vinrent contrarier les heureux résultats qu'on espérait du nouveau pontificat : la guerre de la succession d'Espagne, le conflit entre Joseph I et le Pape, qui aboutit à l'invasion des Etats pontificaux par les Autrichiens et à la défaite de l'armée de Clément XI, puis, à la mort de Joseph I, l'affaire de l'élection du nouvel empereur, Charles VI, combattu par Louis XIV. La paix fut conclue finalement à Baden, où le Pape envoya, comme représentant du Saint-Siège, Dominique Passionei, avec, entre autres, la recommandation de soutenir les catholiques suisses, menacés par la paix d'Aarau et par les visées de Berne et de Zurich sur le Toggenburg, possession du couvent de Saint-Gall. Passionei n'eut guère de succès à ce propos à Baden, pas plus que dans sa tentative ultérieure de rendre aux cantons catholiques la situation qu'ils occupaient avant la guerre du Toggenburg de 1712.

Les Turcs avaient recommencé leurs attaques et progressaient d'une manière inquiétante. Le Pape, ainsi que l'ont prouvé de récentes recherches, déploya à cette occasion une activité et fit preuve d'un esprit de décision qui tranchent avec son caractère et avec l'apathie des monarques d'Occident. Le Prince Eugène, à la tête des Impériaux, remporta sur les Musulmans, le 5 août 1716, la célèbre victoire de Peterwardein. L'année suivante, Belgrade, tombée au pouvoir des Turcs en 1688, fut reprise à son tour. Malheureusement, l'attitude d'Alberoni, qui visait à être le Richelieu de l'Espagne et qui avait réussi à se faire créer cardinal, empêcha d'autres succès : avec les troupes levées contre les Turcs, il se mit à conquérir la

Sardaigne, l'enlevant à l'empereur Charles VI, et il ne songeait à rien moins qu'à reprendre en Italie tout ce qui avait appartenu jadis à l'Espagne. Ce fut pour Clément XI la plus terrible désillusion de son pontificat. La réaction, cependant, ne se fit pas attendre : une ligue internationale se forma. La flotte espagnole fut détruite et Alberoni congédié. L'Espagne elle-même, maintenant, demandait que s'instruisit son procès. Il fut démontré qu'Alberoni non seulement ne disait jamais la messe, mais qu'il ne faisait même pas ses Pâques, pas plus d'ailleurs que son souverain, Philippe V. C'est à ce moment que mourut Clément XI. Son successeur laissa le cardinal rentrer à Rome et le réintégra, les preuves de sa culpabilité semblant insuffisantes.

Clément XI était mort le 19 mars 1721, dans sa 72<sup>me</sup> année. Le conclave s'ouvrit le 31 mars. Il y avait une trentaine de *papabili*, et le Sacré-Collège n'était d'accord que sur un point : celui de ne plus nommer un Pape trop jeune. L'Autriche ayant prononcé l'exclusive contre le cardinal Paolucci, l'unanimité se fit peu à peu autour du nom de Michel Conti. Les cardinaux vinrent le féliciter, le 7 mai, mais renvoyèrent au lendemain, jour de sa fête, la nomination proprement dite. Trop tard arriva une nouvelle exclusion, prononcée contre l'élu, par l'Espagne, à la demande des Jésuites.

Michel Conti était âgé de 66 ans. Il avait été nonce en Suisse, de 1695 à 1698, puis à Lisbonne, jusqu'en 1710, et enfin évêque de Viterbe de 1712 à 1719. Il appartenait à la famille qui avait déjà donné à l'Eglise Innocent III, ce qui lui fit choisir le nom d'Innocent XIII. Il était malheureusement très maladif, et cet état de santé paralysa son pontificat, d'ailleurs assez court, puisqu'il mourut au bout de trois ans déjà, le 7 mars 1724, fort regretté du peuple romain.

Le nouveau conclave se prolongea pendant plus de deux mois, du 20 mars au 29 mai. Plusieurs nations firent usage du droit de veto, parmi lesquelles l'Autriche vis-à-vis du cardinal Albani, et la France à l'égard du cardinal Imperiali. Ce fut le dominicain Orsini qui, malgré ses supplications, finit par être nommé et qui, en souvenir de Benoît XI, dominicain également, choisit le nom de Benoît XIII. Il était né en 1649. Créé cardinal à vingt-trois ans, il avait occupé plusieurs diocèses, entre autres, pendant 38 ans, celui de Bénévent, dont il fit un véritable modèle, grâce aux réformes qu'il y avait introduites.

Benoît XIII s'était, de tout temps, intéressé vivement à l'histoire ecclésiastique : il n'avait pas lu moins de vingt-quatre fois les *Annales* de Baronius. De vie humble et très mortifiée, il poussa la simplicité jusqu'à ne pas savoir toujours garder son rang : c'est ainsi qu'il continua, comme Pape, à baiser la main du Général des Dominicains. Il conserva ses habitudes. Il faisait chaque jour, avant le coucher du soleil, seul et incognito, une promenade de deux heures, au cours de laquelle il aimait à visiter une église ou un hôpital, y administrant lui-même les sacrements aux malades. Il allait parfois manger au couvent de la Minerve et se retirait volontiers, surtout pendant le carnaval, sans se faire annoncer, au monastère que les Frères Prêcheurs possédaient au Monte Mario, allant, de là, faire le catéchisme dans une église voisine. Il tenait à procéder lui-même au sacre des évêques et à la dédicace des églises, de telle sorte qu'on éva-

luait à 300 le nombre des sanctuaires, et à près de 1,500 celui des autels qu'il avait consacrés, de 1675 à 1726. Sévère pour lui-même, mais aussi pour les autres, il interdit si formellement au clergé le port de la perruque et de la barbe que les Capucins n'osaient presque plus paraître devant lui.

Par contre, Benoît XIII ne comprenait rien à la politique et aux finances, et il donna toute sa confiance à ce sujet entre autres à un homme qui ne la méritait pas : Nicolas Coscia, qu'il créa cardinal et devant lequel il s'abassa, jusqu'à l'autoriser à le tutoyer. Coscia réussit à se maintenir au pouvoir, pendant toute la durée du pontificat, en répandant des calomnies sur le compte de ceux qui faisaient entendre des protestations aux oreilles du Pape, lequel eut le tort de ne pas écouter les avertissements que lui donnaient les meilleurs d'entre les cardinaux et de demeurer, par suite, en relations plutôt tendues avec les membres du Sacré-Collège.

Benoît XIII canonisa saint Jean de la Croix, saint Louis de Gonzague, saint Stanislas Kostka et saint Jean Népomucène. Il étendit à toute l'Eglise la fête de Grégoire VII, ce qui provoqua des protestations de la part de plusieurs Gouvernements, à cause de la leçon du bréviaire où était raconté le conflit de ce Pape avec l'empereur Henri IV. De même, pour protester contre des prétentions injustifiées du gouvernement de Lucerne, Mgr Passionei, devenu nonce en Suisse, quitta sa résidence et se réfugia à Altdorf. Après le jubilé de 1725 Benoît XIII mit à exécution, à deux reprises, en 1727 et en 1729, le projet qu'il avait formé de revoir son cher diocèse de Bénévent. Il mourut l'année suivante, le 21 février 1730, âgé de 82 ans, ayant continué jusqu'à la fin de remplir les fonctions du saint ministère, réalisant presque à la lettre cette déclaration qu'il avait faite à quelqu'un qui l'engageait à se ménager : « Un Pape doit mourir sous le pluvial. »

A la mort de Benoît XIII, le peuple romain laissa éclater son mécontentement contre les personnages de Bénévent, auxquels trop de faveurs avaient été accordées sous le Pape défunt, et surtout contre Coscia. Celui-ci fut cependant autorisé à prendre part au conclave, qui s'ouvrit le 5 mars. L'Espagne, puis la France et l'Autriche, ayant prononcé le veto contre le cardinal Imperiali qui, malgré ses 80 ans, avait obtenu vingt voix, ce fut le cardinal Corsini, exclu par les puissances aux deux conclaves précédents, qui fut enfin nommé, le 12 juillet, et qui prit le nom de Clément XII. Il appartenait à une famille florentine, celle dont était issu naguère saint André Corsini. Riche et véritable Mécène, il menait cependant une vie digne et fort simple. Malheureusement, âgé déjà de 79 ans, il était souffrant et ne tarda pas à devenir aveugle, puis à perdre la mémoire, de sorte que son pontificat ne donna pas les fruits espérés. Clément XII fit instruire le procès de Coscia, qui dut restituer tout le bien mal acquis; il fut excommunié, privé de tous ses bénéfices — Benoît XIII l'avait encore nommé évêque de Bénévent — condamné à une forte amende et à dix ans de réclusion au château Saint-Ange.

Clément XII canonisa saint Vincent de Paul, saint François Regis et sainte Julienne de Falconieri. Il eut de gros ennuis avec l'Espagne. Il porta une bulle contre les Fracs-Maçons, les déclarant excommuniés,

puis les menaçant même de la peine de mort et de la confiscation de leurs biens. Malgré les finances obérées du Saint-Siège, il fit beaucoup pour la bibliothèque vaticane et pour la ville de Ravenne. C'est lui qui, à Rome, fonda le musée du Capitole et fit exécuter, ou du moins commencer, la fontaine de Trevi. Il construisit la façade de la basilique du Latran et aménagea, pour la Garde suisse, au Quirinal où il résidait, une chapelle, dédiée au bienheureux Nicolas de Flüe. Clément XII demeura alité pendant les dernières années de sa vie. Il mourut le 6 février 1740, à l'âge de 88 ans.

230 pages du présent volume sont consacrées à l'histoire du jansénisme. A la demande de Louis XIV, Clément XI avait décrété, par l'encyclique *Vineam Domini* (1705), que le silence respectueux vis-à-vis de la question de fait ne suffisait pas. Les Jansénistes, qui avaient conçu quelque espoir, lors de la nomination du nouvel archevêque de Paris, Louis-Antoine de Noailles, qui succédait au peu respectable Harlay, ne tardèrent pas à être déçus. Depuis 1679, Port-Royal n'osait plus recevoir de novices. Le nouvel archevêque renforça ce décret, qui n'était, il est vrai, pas rigoureusement observé. Dépassant les intentions du Pape, qui estimait qu'il suffisait de laisser disparaître par extinction les religieuses récalcitrantes, il soumit Port-Royal des Champs au monastère homonyme de Paris, qui n'offrait plus trace de jansénisme depuis nombre d'années. Il jeta ensuite l'interdit sur Port-Royal des Champs, qui avait protesté contre cette mesure (1707). Louis XIV exigea plus encore : il dispersa les religieuses — quinze Sœurs de chœur et sept converses — entre divers monastères : Port-Royal ainsi cessa d'exister (1709) et le couvent, puis enfin l'église furent rasés (1710 et 1712).

Depuis la mort d'Arnauld (1694), le parti janséniste, en France, avait à sa tête un ancien oratorien, Pasquier Quesnel, qui avait vu mettre à l'index son édition des œuvres de saint Léon, à cause du gallicanisme des notes dont il l'avait accompagnée. Plus violent qu'Arnauld, qui gardait, vis-à-vis de Rome, une certaine retenue, Quesnel, qui était allé le rejoindre en Flandre, finit par y être incarcéré (1704), mais réussit à s'enfuir et gagna la Hollande, où il devait mourir en 1719. Il avait publié naguère des *Réflexions morales sur le Nouveau Testament*, qui avaient été très favorablement accueillies, et qui continuèrent à paraître, en éditions toujours augmentées, mais aussi de plus en plus jansénistes. Noailles, alors évêque de Châlons-sur-Marne, avait vivement recommandé l'édition de 1695. Devenu, l'année suivante, archevêque de Paris, puis cardinal, il persista à soutenir les *Réflexions*. A la demande de Louis XIV, le Pape nomma une commission qui devait examiner le livre de Quesnel. Clément XI s'en occupa personnellement : il consacra en moyenne, affirme Pastor, trois à quatre heures d'étude à l'examen de chacune des 101 propositions qui furent extraites des *Réflexions*, et que condamna la fameuse bulle *Unigenitus* (1713), laquelle interdisait en outre, sous peine d'excommunication, la lecture du livre de Quesnel. Noailles et quelques autres évêques refusèrent d'accepter la décision de Rome. Louis XIV se fâcha. La France désirait la réunion d'un concile national, solution que le Pape repoussa tout d'abord, mais qu'il avait fini par accepter au moment où mourut Louis XIV (1715).

Le Roi-Soleil avait, certes, combattu toujours les Jansénistes. Malheureusement, son gallicanisme avait paralysé ses meilleures mesures. Le Régent qui lui succédait pour l'instant, Philippe d'Orléans, parfait incrédule, rendit immédiatement toute liberté aux évêques jansénistes. La bulle *Pastoralis officii* (1718), sans nommer personne, excommunia les appelants, ce qui n'empêcha pas Noailles d'en appeler de la nouvelle bulle au concile. Le Régent, toutefois, pour des raisons politiques, désirait maintenant la paix religieuse et prit des mesures en conséquence. Quand Clément XI mourut, l'acceptation complète de la bulle *Unigenitus* était proche. Sous Benoît XIII, Noailles finit par se soumettre, grâce surtout à l'influence du cardinal Fleury, et il mourut peu après. Soutenu en particulier par la majorité des curés de Paris, le Jansénisme n'avait cependant pas encore disparu ; mais il était en train de sombrer dans le ridicule, depuis qu'il alléguait, comme argument en sa faveur, les soi-disant guérisons miraculeuses qui s'opéraient sur la tombe du diacre Pâris, auxquelles succédèrent, dans les maisons particulières, après que la police eut fermé le cimetière de Saint-Médard où avaient lieu ces rassemblements, les pratiques absurdes et parfois obscènes des Convulsionnaires.

C'est le professeur Joseph Schmidlin, de Münster, qui a rédigé, comme précédemment, les chapitres consacrés aux Missions. Le P. Kneller a écrit ou complété ceux qui traitent, sous les pontificats de Clément XI surtout et d'Innocent XIII, de la question des rites chinois et des usages malabares. Ces pages ne seront pas acceptées sans réserves. Tout d'abord, elles ne sont pas d'une limpidité parfaite. Il y a, dans le récit, des retours en arrière et des redites, du fait que l'auteur a cru devoir résumer les controverses antérieures. Mais surtout, l'appréciation portée sur les légats du Saint-Siège, Tournon, puis Mezzabarba, ne semble pas exempte de partialité. Rome, on le sait, a donné tort aux Jésuites dans cette douloureuse affaire, et Benoît XIV, plus tard, ne fera que confirmer l'importante décision prise par Clément XI. Or, dans ces pages, non seulement les concessions faites par les Jésuites au culte des ancêtres en Chine ou à l'esprit de caste, dans le pays de Malabare, sont présentées comme des solutions parfaitement admissibles et dont la légitimité ne se discute même pas, mais l'opposition suscitée contre ces tolérances est donnée, avant tout, comme venant d'adversaires de la Compagnie, Jansénistes ou autres, qui songeaient déjà à sa suppression. Evidemment, il y a eu un peu de tout cela dans ces longues disputes ; mais ce sont principalement d'autres motifs que la jalousie et l'envie qui les ont provoquées. Par ailleurs, dans l'application de ses décrets, Rome fit quelques concessions, preuve qu'elle avait poussé un peu loin l'intransigeance et pas assez tenu compte des réalités.

Ce quinzième tome de l'*Histoire des Papes* est le plus volumineux de ceux qui avaient paru jusqu'ici. Il nous restera à présenter le seizième et dernier, qui, lui, a été scindé en trois volumes, dont le troisième, consacré au pontificat de Pie VI, vient de paraître.

L. Weber.

**Pfeilschifter Georg, Korrespondenz des Fürstabtes Martin II. Gerbert von St. Blasien.** Herausgegeben von der Badischen Historischen Kommission. I. Band 1752-1773. Karlsruhe, C. F. Müller 1931. xxxviii. 684 S. Preis RM. 56 broschiert.

Das große Editionswerk des Briefnachlasses des berühmtesten St. Blasianer Abtes hat seine eigene Geschichte. Plan und Beschluß der Bad. Hist. Kommission reichen bis ins Jahr 1891 zurück; Männer, die schon seit Jahrzehnten zu den Toten gehören, wie F. X. Kraus, B. Erdmannsdörffer und insbesondere der damalige Leiter des Badischen General-Landesarchivs F. v. Weech, haben an seiner Wiege gestanden. Ihre Namen sprechen schon für die Bedeutung, die man dem Unternehmen beimaß. v. Weech ging auch sogleich an die umfangreichen Vorarbeiten, forschte während 14 Jahren in Dutzenden von Archiven und Bibliotheken, ja konnte schon 1897 an der Jahresversammlung der Allg. geschichtsforschenden Gesellschaft der Schweiz in Trogen über Gerberts Korrespondenz mit Schweizern referieren (vgl. Jahrbuch f. Schweizergeschichte 1898, VII). An der Erreichung seines Zieles verhinderte ihn aber längere Krankheit und 1905 ein leidensvoller Tod. So konnte der heutige Herausgeber, als er im Frühling 1906 sich zur Übernahme der gewaltigen Arbeit entschloß, ein beträchtliches Erbe antreten, das allerdings, weil durch Mitarbeiter zu wenig einheitlich behandelt, in mühsamer Arbeit vollständig nachgeprüft werden mußte. Weil zudem das Material in zeitraubendem Suchen der Vervollständigung bedurfte, und schließlich der Krieg seinen Tribut forderte, sollte nochmals ein Vierteljahrhundert vergehen, bis der 1. Band der Briefe seinen Weg in die Öffentlichkeit antreten konnte.

Die meisten Briefe liegen, zum größern Teil geordnet, zu St. Paul in Kärnten, wo das aufgehobene St. Blasien 1809 eine neue Heimstätte gefunden; die übrigen, vornehmlich aus der Zeit vor dem Brand von 1768, verteilen sich auf gegen 40 verschiedene Büchereien und Archive, meist Deutschlands, Österreichs und der Schweiz.

Von praktischer Bedeutung mag von diesen Ausführungen des Herausgebers die Beobachtung sein, die auch für andere Briefsammlungen bestätigt ist, « daß bei der Übernahme der Archivbestände der säkularisierten Klöster durch die betreffenden Staatsarchive wohl am wenigsten Wert auf die Korrespondenzen gelegt wurde ». Übrigens scheint auch den Klöstern des XVII. und XVIII. Jahrhunderts selbst dieses Interesse oft gemangelt zu haben.

Ein kurzes Kapitel ist Gerberts Persönlichkeit und Lebensarbeit gewidmet, seinen allerdings in regierenden Kreisen nicht immer verständnisvoll aufgenommenen Eingriffen in die kirchenpolitischen Fragen seiner bewegten Zeit, besonders aber seiner weltweiten Tätigkeit im kirchlichen Leben. Hier gab es kaum eine Angelegenheit, zu der er sich nicht irgendwie äußerte, kein Gebiet, das seiner vielseitigen Veranlagung fremd geblieben wäre. Seine umfassende Korrespondenz ist denn auch vornehmlich literar- und wissenschaftsgeschichtlicher Art und verrät schon dadurch den gelehrigen und gelehrten Schüler der Mauriner, den « deutschen Mabillon ».

Der vorliegende Band gibt in glücklicher Wahl der einzelnen Stücke

einen trefflichen Einblick in die theologische Werkstätte des Professors und Abtes P. Martin in seinen methodischen Forderungen, seinen Reformideen zur Erneuerung der philosophisch-theologischen Studien durch stärkere Betonung der Exegese, der Patristik und Kirchengeschichte, die ihn geradezu zum Restaurator des neuern Studienbetriebes stempeln. Vom Jahre 1759 an beginnt Gerbert seine weitreichenden Untersuchungen auf dem Gebiete der Liturgie- und Musikgeschichte, die ihn, wieder nach Mauriner Vorbild, auf ausgedehnte Bibliotheksreisen selbst nach Frankreich und Italien führen. Diese Forschungsfahrten waren es vornehmlich, die ihn mit einem großen Kreis zeitgenössischer Gelehrter in persönliche Beziehungen brachte; mit ihnen macht uns die vorliegende Korrespondenz vorab bekannt, sie geben diesen Briefen ihre besondere interessante Note.

Es begegnen hier Namen von bestem Klang: von den Fürstenhöfen in Donaueschingen, in Karlsruhe und Wien; selbst Kaiserin Maria Theresia und ihr Sohn Josef II. fehlen nicht. Unter den zahlreichen Kardinälen ist naturgemäß der Diözesanbischof Franz von Rodt am meisten vertreten, der für das berühmte Schwarzwaldkloster stets aufrichtige Sympathie bekundete. Von den übrigen Korrespondenten, bei denen die Benediktiner- und Zisterzienseräbte des deutschen Sprachgebietes den Vorrang behaupten, mögen hier die Schweizer noch einige Berücksichtigung erfahren; sie dürfen sich neben den andern sehen lassen.

Dieser Briefwechsel bildet eine wahre Fundgrube für alle Gebiete der Kulturgeschichte, für theologische und archäologische Fragen, für solche der Musik-, der Literatur-, der Kunst- und Bibliotheksgeschichte, für den Verkehr mit Buchhändlern und Verlegern.

Wir erfahren z. B. Gerberts Stellung im literarischen Kampf um die Acta Murensia; er unterstützt seine Mitbrüder P. Marquart Herrgott, der ihn veranlaßt hatte, und P. Rusten Heer in ihrer Ablehnung der in Muri herrschenden Tradition bezüglich des Autors der Acta, rät ihnen aber, sie möchten vorsichtig sein und keine Feindschaft heraufbeschwören. Mit den übrigen Schweizerabteien führten ihn teils seine Bibliotheksreisen zusammen, teils auch das Brandunglück von 1768, das ihn nötigte, mehrere seiner Patres in Fischingen, Rheinau, Einsiedeln und St. Gallen unterzubringen. Fand er in dem berühmten Rheinauer Geschichtsschreiber P. Moritz Hohenbaum van der Meer einen eifrigen Förderer besonders seiner Habsburgerstudien, so verband ihn eine edle Gelehrtenfreundschaft mit dem St. Galler Bibliothekar P. Pius Kolb. Wissenschaftlichen Zwecken diente fernerhin Gerberts Verbindung mit dem geschichtskundigen Basler Kanonikus Christian von Eberstein, der mit dem Kapitel in Arlesheim residierte.

Unter den Laien begegnet des öftern der Basler Rechtslehrer J. R. Iselin (gest. 1779), der dem Abt als Ersatz für die verbrannte Stiftsbibliothek seine eigene zum Kauf anbot. Gerbert wußte zwar durch vorteilhafte Auktionskäufe billiger wieder zu einer Bücherei zu gelangen, fand aber trotz der Ablehnung auch in Zukunft bei Iselin bereitwillige Unterstützung seiner Arbeiten. Noch ausgedehnter ist indes seit 1760 der Briefwechsel zwischen St. Blasien und Zürich, wo vor allem Chorherr Joh. Jak. Breitinger sich als Freund des Klosters erweist. Er kann nicht genug tun in

der Zuwendung von Quellen oder Kopien; er läßt unter seiner eigenen Leitung im ehemaligen Dominikanerinnenkloster Töb, allerdings ohne Erfolg, nach dem Grab der Königin Elisabeth, Gemahlin König Albrechts forschen. (Vgl. den Bericht Breitingers darüber, bei L. Weisz, im Anzeiger für schweiz. Altertumskunde, XXXIV (1932), 286 ff., wo indes Pfeilschifters Briefe noch nicht berücksichtigt sind.) Durch Breitingers Vermittlung tritt Gerbert in Bücheraustausch mit dem Zürcher Verleger J. H. Heidegger (gest. 1823), Teilhaber der Orell, Füssli Co. Als Anerkennung verspricht der Abt dem eifrigen Chorherrn die Designation der Geistlichen, welche er ihm für die noch unter dem Patronat St. Blasians stehenden Pfarreien am Albis, Birmensdorf und Stallikon empfehlen werde. Man wird schließlich Breitingers Einfluß auch im Entschluß der Zürcher Regierung sehen dürfen, nach der Brandkatastrophe dem Stift die Summe von 100,000 fl. zu 3 % gegen Hypotheken auf St. Blasiergüter im Kt. Zürich anzubieten. Dieses Geld ermöglichte denn auch den raschen Wiederaufbau von Kirche und Kloster.

Schließlich darf in der Reihe der Gerbertkorrespondenten der in Paris lebende Marschall B. F. von Zurlauben nicht unerwähnt bleiben, dessen Großonkel Abt Plazidus von Muri (gest. 1723) Gerberts Taufpate gewesen war. Seine Briefe bildeten schon in St. Blasien einen vollen Band der ganzen elfbändigen Sammlung. Der Marschall setzte sich eigentlich eine Ehre darein, dem unermüdlichen Abt und Forscher helfen zu können; sein Ansehen erschloß ihm auch die wertvollsten, selten zugänglichen Quellen zur Benützung.

Hat der Herausgeber in seinen Briefen ein inhaltsreiches Material dargeboten, so will er es den Leser auch nach Gebühr auswerten lassen. Genaue Orts-, Personen-, Sachen- und Korrespondentenregister, sowie Verzeichnisse der über 60 Werke Gerberts, der benützten wissenschaftlichen Institute, der verwendeten Siglen und der beigezogenen Literatur erleichtern die Benützung in angenehmster Weise. Bezüglich der einzelnen Briefe wäre man da und dort zu fragen versucht, ob nicht für manche Stücke Regesten genügt hätten. Dann wäre auch das Buch weniger teuer geworden. Der gewaltige Stoff ist indes mit so unermüdlichem Fleiß und sorgfältiger Gründlichkeit im kritischen Apparat, oft weit über gewöhnliche Anmerkungen hinaus, zusammengestellt, daß dem Herausgeber aufrichtiger Dank gebührt. Wer sich mit der Geistesgeschichte des XVIII. Jahrhunderts zu beschäftigen hat, wird in Zukunft Pfeilschifters Werk weitgehend berücksichtigen müssen; für ähnliche Editionen wird es Muster und Vorbild sein.

P. Gall Heer O. S. B.

### **Editionum Sacrae scripturae catalogus. La Bible en Suisse et dans le monde.**

Catalogue des livres provenant principalement de la collection Karl J. Lüthi, publié par la Bibliothèque nationale suisse, à l'occasion de l'inauguration de son bâtiment, le 31 octobre 1931 (296 pages, 22 planches hors texte).

C'est un honneur et une fortune pour la Bibliothèque nationale d'avoir reçu la riche collection de Bibles de M. Karl J. Lüthi. Elle comprend 1,469 éditions des saintes Ecritures, dont 461 sorties des presses suisses ou traduites par des Suisses. Elle offre des exemplaires de 166 langues, soit 59 langues européennes et 107 idiomes exotiques. Aux textes sacrés sont jointes un certain nombre de publications utiles à leur étude philologique et exégétique, ainsi que des documents iconographiques. L'ensemble comprend plus de 2,000 volumes, 300 brochures et environ 2,500 gravures.

Le donateur lui-même en a rédigé le catalogue, auquel a été incorporé le fonds biblique de la Bibliothèque nationale. Dans sa préface, M. Lüthi nous raconte la genèse de sa collection, résultat de trente années d'efforts désintéressés, pour offrir à son pays un musée biblique accessible aux chercheurs de toute confession. Ce sera un précieux instrument pour étudier l'histoire des formes linguistiques et typographiques, et pour connaître la part qui revient à la Suisse dans les éditions et traductions de la Bible.

Le catalogue est divisé en trois parties. La première comprend les éditions et traductions originaires de Suisse; la deuxième, celles qui viennent des pays étrangers. La troisième comprend les ouvrages se rapportant à l'Ecriture : encyclopédies, commentaires, etc. parmi lesquels un certain nombre de travaux catholiques modernes.

Les planches qui agrémentent ce catalogue en font un livre de réel intérêt artistique, et donnent une idée de la grande variété de la collection K. J. Lüthi.

*Max Overney.*

**Fr. J. Montalban S. J. : Das Spanische Patronat und die Eroberung der Philippinen,** Herder & Co, Verlag, Freiburg i. B. 1931.

Le R. P. Montalban, jésuite espagnol, nous donne une monographie des plus intéressantes sur les anciennes conquêtes d'outre-mer accomplies par l'Espagne. Il a consulté environ 40,000 documents originaux des archives indiennes de Séville, concernant l'œuvre de colonisation accomplie par l'Espagne, et en a tiré tout le nécessaire pour écrire un ouvrage vraiment original.

On sait quelles sont les opinions courantes sur les conquêtes d'outre-mer faites par l'Espagne à la fin du XV<sup>me</sup> et pendant le XVI<sup>me</sup> siècle : l'impérialisme, la soif de l'or, le mercantilisme, tels auraient été les seuls mobiles de la création de ce vaste empire colonial. Le P. Montalban a examiné de près la question et, à la lumière des documents de l'époque, il établit d'une façon irréfutable que, si les préoccupations d'ordre politique et commercial ne furent pas sans peser sur les décisions du roi d'Espagne et de son Conseil en matière de découverte et de conquête de nouvelles terres, le but premier, celui qui a dominé toute la politique espagnole de cette époque par rapport aux nouvelles conquêtes, est tout idéal et chrétien : la prédication de l'Evangile aux indigènes et le salut éternel de leurs âmes. Ainsi, pour ne citer qu'une seule instruction, lors de l'institution, en 1575 — au moment même de l'occupation définitive des Philippines — du Conseil des Indes, Philippe II écrivait : « Suivant l'obligation et la charge

que nous avons assumées en notre qualité de souverain des Indes, ce que nous désirons le plus est la publication et la diffusion de la loi de l'Évangile et la conversion des Indios à notre sainte foi catholique. Étant donné que ceci constitue pour nous l'affaire principale, nous ordonnons à notre Conseil des Indes que, mis au second plan tout autre avantage ou intérêt, il considère comme chose principale les intérêts religieux, c'est-à-dire la conversion et l'instruction des Indios. » Toutes les autres instructions sont en parfait accord avec ces idées de Philippe II, si bien que l'on peut dire que ce que nous appelons aujourd'hui l'idée missionnaire, constituait le mobile principal des voyages de découverte et de conquête de terres nouvelles, que les rois d'Espagne, à partir de Ferdinand le Catholique, ont organisés ou pour le moins favorisés.

Au cours de son exposé, le P. Montalban a été amené à étudier la question fondamentale du droit de conquête. Dès les premiers temps de la politique coloniale, philosophes, juristes, théologiens et hommes d'État se sont demandé de quel droit les indigènes pouvaient être privés de leurs biens et surtout de leur souveraineté. L'auteur examine les différentes explications de ce délicat problème données à cette époque. Il expose surtout la doctrine du dominicain François de Vittoria, un vrai précurseur, dont Grotius lui-même s'est souvent inspiré.

La publication du P. Montalban mérite la plus grande diffusion. Elle fait justice de nombre d'affirmations erronées mises à la charge des rois d'Espagne ; elle fait ressortir la grande préoccupation missionnaire des XV<sup>me</sup> et XVI<sup>me</sup> siècles et, au point de vue de l'histoire du droit et des principes internationaux, elle contribue largement à faire connaître Vittoria, dont les doctrines dépassent le cadre de son temps et forment, suivant le jugement d'hommes compétents, le point de départ de l'école moderne du droit international.

C. Trezzini.

---

**Hommage à Dom Ursmer Berlière.** Recueil publié par le Comité directeur de l'Institut historique belge de Rome, avec le concours des anciens membres et collaborateurs de l'Institut. Bruxelles, H. Lamertin, 1931, 262 p. 8°, 25 fr.

Dom Berlière est mort le 27 août 1932, et il était né en 1861. Sans qu'il le dise, cet *Hommage*, paru en 1931, était donc destiné à célébrer les 70 ans de l'illustre Bénédictin.

M. H. Pirenne, dans une préface faisant suite au portrait du jubilaire, nous raconte tout ce que lui doit l'Institut historique belge de Rome. Déjà connu, spécialement par sa collaboration à la *Revue bénédictine* et par la publication du premier volume du *Monasticon belge*, Dom Ursmer Berlière fut placé, en 1902, par le gouvernement de son pays, à la tête de cet Institut, qui venait d'être créé, grâce surtout à l'initiative d'Alfred Cauchie. Seul ou presque, au début, pour toute la besogne, Dom Berlière commença par publier des répertoires, puis un premier volume d'actes, concernant la Belgique : les *Suppliques de Clément VI*. En 1906, il quitta Rome et y fut remplacé par Godefroid Kurth, et c'est à Maredsous, où il était rentré,

qu'il mit la dernière main à un deuxième volume de suppliques : celles d'Innocent VI. En 1922, après la mort de Cauchie, successeur de Kurth à la tête de l'Institut belge, Dom Berlière fut nommé président du Comité directeur, ce qui l'obligea, pendant huit ans, à passer encore annuellement trois mois environ à Rome, sans négliger pour autant ses multiples travaux sur le monachisme bénédictin. On se rendra compte de son infatigable activité, en parcourant la bibliographie de ses publications, qui n'occupe pas moins de 21 pages du présent recueil.

Les dix-huit études qui composent l'*Hommage* sont naturellement d'un caractère assez spécial. Nous n'en signalerons que deux, qui ont une portée plus générale :

L'abbé F. Baix consacre une quinzaine de pages à la valeur historique des actes pontificaux de collation de bénéfices. Il aboutit à un certain nombre de constatations qu'ont faites déjà, pour leur compte, ceux qui ont eu à s'occuper de pièces de cette nature, mais qu'ils seront heureux de voir établir ici à la suite d'un examen plus systématique du problème. Les expectatives, vu le grand nombre des quémandeurs, n'ont eu souvent que peu d'efficacité réelle. Beaucoup furent des faveurs illusoires. Les allégations contenues dans ces suppliques sont parfois exagérées, ou même complètement fausses : elles affirment la mort de personnages encore bien vivants, ou diminuent subrepticement l'évaluation des revenus d'un bénéfice convoité, et Rome fait preuve d'une étonnante longanimité vis-à-vis de ces réticences, à moins qu'il s'agisse de faussaires de profession, comme il s'en trouvait jusque dans la Curie. Par ailleurs, dans les actes émanés de la Chancellerie pontificale, l'orthographe des noms propres est souvent des plus fantaisistes, de même qu'est fictive la chronologie d'un grand nombre de suppliques et de lettres qui en dépendent, la date qu'elles portent ne désignant ni celle de la rédaction de la demande, ni celle de sa présentation au Pape, puisque nombre de ces suppliques étaient antidatées.

M. le chanoine Clæys Boúúært nous parle des deux voyages que fit Jansénius en Espagne, en 1624-25 et en 1626-27, pour défendre le monopole de l'enseignement supérieur et public, détenu jusqu'alors par l'Université de Louvain, et qui était menacé par l'octroi que Philippe IV venait de faire aux Jésuites d'une chaire extraordinaire de théologie, à la même Université. Le chanoine Boúúært a trouvé un certain nombre de lettres dans lesquelles Jansénius rapporte le résultat du deuxième de ces voyages. Elles sont écrites en latin, mais notre auteur les publie en français. On n'y cherchera, évidemment, pas un exposé du « Jansénisme » ; mais ce qu'on y constatera, c'est l'habileté de Jansénius : il aboutit dans ses démarches, non sans manquer souvent de charité et même de justice à l'égard des Jésuites, dont il est, sur le terrain précis de sa mission, mais non sans peut-être en pressentir un autre, l'adversaire déclaré.

L. Waeber.

---

**Vasella Oskar. Untersuchungen über die Bildungsverhältnisse im Bistum Chur.** Mit besonderer Berücksichtigung des Klerus. Vom Ausgange des XIII. Jh. bis um 1530. Habilitationsschrift der philosophischen

Fakultät der Universität Freiburg i. d. Schweiz (Jahresbericht der historisch-antiquarischen Gesellschaft von Graubünden. 62. Jahrgang. 1932, 212 S. Chur). Als Sep.-Abz. bei Gebr. Heß, in Freiburg, zu beziehen.

Die vorliegende Studie versucht zum ersten Mal, soweit ersichtlich, die Universitätsmatrikeln für die Bildungsgeschichte eines genau umschriebenen Territoriums auszuwerten. Die hier wegleitenden methodischen Grundsätze werden in einer ausführlichen Einleitung dargelegt. In ihr gibt sich der Verfasser auch über besondere Schwierigkeiten Rechenschaft.

In einem ersten Teile (24-46) behandelt V. die Geschichte der wichtigsten Schule des Bistums, der Churer Domschule, wie auch der andern Bildungsstätten der Diözese, z. B. Pfäfers, Feldkirch, Maienfeld.

Ein zweiter Teil (47-124) bezieht sich auf den Anteil des Bistums am Universitätsstudium. Vor allem stellt V. die sichere Tatsache fest: der *Höhepunkt der Frequenz* der Universitäten aus dem Bistum fällt in das *erste Jahrzehnt des XVI. Jahrhunderts* (vgl. Tabelle S. 47). *Basel* zieht bis etwa 1480 nahezu die Hälfte aller Studenten dieser Zeit an seine Universität. Aber seit dem Anschlusse Basels an die Eidgenossenschaft (1501) ging der Besuch der Basler Hochschule seitens der Vorarlberger fast gänzlich zurück. Für die auf Österreich angewiesenen Vorarlberger ist eben die Universität Basel schweizerisch geworden. An seine Stelle tritt schon seit dem letzten Jahrzehnt des XV. Jh. *Freiburg*. Durch diese beiden Universitäten Basel und Freiburg, die auch geographisch dem Bistume am nächsten lagen, sind überhaupt erst den breiteren Schichten die Tore zur Hochschule weit geöffnet worden. In der zweiten Hälfte des XV. Jh. und noch zu Beginn des XVI. Jh. ist Vorarlberg geradezu der gebende, Graubünden der empfangende Teil, was wenigstens Wissenschaft und Bildung anbelangt. Diese fein herausgeschälte Tatsache stimmt ja mit den übrigen sprach- und kunstgeschichtlichen Belegen trefflich überein. Ferner zeigt V. auch, wie der *Humanismus* in den Bündnerbergen ein Ableger der süddeutschen Bewegung ist (Hummelberg, Rhenanus). Der Rückgang des Universitätsstudiums erfolgte 1520-30. Erst um die Mitte des XVI. Jh. begann der Aufbau der reformierten Kirche in Graubünden und ein erneut starkes Einsetzen des Hochschulbesuches.

Eingehender untersucht V. die Verhältnisse im Domkapitel und Seelsorgeklerus. Er erörtert die Statutenbestimmungen hinsichtlich des Studiums der Domherren an auswärtigen Universitäten und gibt als wesentliche Ergebnisse die folgenden Zahlen:

Vom *Domkapitel* studierten im XIV. Jh. 26,7 %, im XV. Jh. 54,2 % und 1500-1530 nicht weniger als 76,3 % an den Universitäten. Nach V. ist das Domkapitel damals die wichtigste Quelle und der bedeutendste Träger der Bildung. Von ihm gehen auch Versuche zur Erneuerung der religiösen Volksbildung aus (zirka 1494, Churer Praedikatur). Es wahrte sich auch ein weitgehendes Aufsichtsrecht über seine studierenden Mitglieder. In den Jahren 1490-1520 studierten auch 41 % des *Seelsorgeklerus* nachweisbar an den Universitäten. Man kann daher festhalten, daß der Universitätsbesuch seitens der Geistlichen unmittelbar vor der Reformation seinen Höhepunkt erreichte. Ende des XV. Jh. erfolgten ja auch oft

Trennungen von Tochterkirchen und Mutterpfarreien, welche mit Errichtung vieler neuen Benefizien verbunden waren. Während aber das Domkapitel als geschlossene Korporation seine studierenden Mitglieder zusammenhält, fehlte dem Seelsorgeklerus dieser Halt. Daß ein bestimmter Prozentsatz dieses Klerus nicht geeignet war, später die Aufgaben zu erfüllen, die das Volk von ihm erwartete, liegt im Mangel an einer Organisation, nicht im Tiefstande des Wissens. Dem bischöflichen Siegler, der zwar kraft seines Amtes über die Priesteramtskandidaten die Aufsicht hatte, aber mehr finanziell eingestellt war, fehlte die Kontrolle über das Vorleben der Kandidaten. Dazu kam noch die freie Stellung an der Hochschule. So wie der bischöfliche Fiskus und die bischöfliche Gerichtsbarkeit verwaltet wurden, haben sie die stärksten Spannungen zwischen der kirchlichen Zentralbehörde im Bistum und dem Seelsorgeklerus hervorgerufen.

Auf Grund dieses Materials kann V. leicht die alte These widerlegen, wonach die Unwissenheit des Klerus eine entscheidende Ursache der Glaubensneuerung des XVI. Jh. gewesen wäre. Es gelingt auch nachzuweisen, daß wohl mehr als die geistige Haltung einer Universität die persönliche Freundschaft der gemeinsamen Studienjahre auf den Glaubenswechsel Einfluß hatte, wobei freilich Basel ausgenommen werden muß. Die Bedeutung Basels für die schweizerische Glaubensspaltung scheint uns hier besonders deutlich gemacht zu sein, so deutlich, daß man erwarten darf, die schweizerische Forschung werde hier noch tiefer ansetzen. Daher wäre dringend zu wünschen, daß die Matrikeln von Basel recht bald durch den Druck allgemein zugänglich gemacht würden.

Daß die einheimischen Prädikanten an Bildung durchaus nicht überlegen waren, kann V. aus nicht mißzuverstehenden Zitaten von Glaubensneuerern selbst belegen, so aus den Klagen Balings und Comanders. Die Neuerung selbst kam von der Landschaft am Walensee und dem St. Galler Oberland nach Chur. Maienfeld und Fläsch gehen allen andern Gemeinden voran. Daß trotz des raschen und geschlossenen Vorgehens des Domkapitels die Neuerung siegte, hat seinen Grund nicht zuletzt in der Feindschaft zwischen dem Bischof und dem städtischen Rate. Auch standen Zwingli und Vadian mit ihren Gemeinwesen durch Natur und Tradition dem Bistume nahe. Nicht wenige Kleriker wollten sich endlich der geistlichen Gerichtsbarkeit und der Bestrafung entziehen.

Der Historiker wird es V. vor allem danken, daß er in so weitem Ausmaß die Matrikeln nicht nur auf die Namen der Studenten der Diözese ausgenützt, sondern auch die einzelnen *Personalnachweise* sorgfältig durchgeführt hat. Fast ein Drittel seiner Arbeit (125-181) füllt das Verzeichnis der an auswärtigen Universitäten studierenden Studenten des Bistums. Es zählt 492 Personen, wozu noch 91 Nachweise zu Vorarlberger Studenten hinzukommen, die bei A. Ludewig (Vorarlberger an in- und ausländischen Hochschulen, in Forschungen zur Geschichte Vorarlbergs und Liechtensteins, Bd. I, Bregenz 1920) zum Teil fehlen, zum Teil unvollständig sind. Dabei legt sich aber V. weitgehende Reserven in der Auswertung der Matrikel auf, da bei Nichtangabe der Diözese und andern Unvollständigkeiten eine Identifikation oft geradezu unmöglich ist. Etwaiges nicht benutzbare

Material gibt V. stets genau an, so die Matrikeln der italienischen Universitäten mit Ausnahme von Bologna. Die Personalnachweise kann dann der Lokalhistoriker weiter vervollständigen. Beispielsweise möchte man den 1285 genannten Branchinus scholaris als Zeugnis für die Disentiser Klosterschule ansprechen (Th. v. Mohr, Cod. dipl. Raetiae, 2, 34, nr. 28).

Aber auch so ist der Ertrag für die Kirchengeschichte, insbesondere des XV.-XVI. Jh., ein sehr reicher. Für eine Reihe bekannter Personen aus der Zeit der Glaubensspaltung kann V. aus den Matrikeln und aus bisher unbenutztem Archivmaterial neue Angaben beibringen. (So für Gregor Bünzli, Bartholomäus Zwingli, die beiden Täuferführer Georg Blaurock und Johannes Brötli, für eine Reihe von Zwinglibriefschreibern wie Johannes Schindler, Jacob Hewer, Martin Mannhart, ferner Notizen über den Zwingligegner Valentin Compar.) Ein Register zum leichten Auffinden der Personennamen fehlt nicht. Die Zwingliforschung wird hier manches Nützliche finden können.

Aus der trefflichen Gegenüberstellung von Domkapitel und Säkularklerus, welcher letzterer eben zu wenig organisiert war, gewann V. ein, wenigstens m. E., neues Moment zur Erklärung der Glaubensneuerung. Überhaupt werden hergebrachte Urteile und überlieferte Prägungen über diese nicht ganz eindeutig zu bestimmende Zeit von V. mit kritischer Reserve behandelt. Auch in dieser Hinsicht kann der gründlichen und unvoreingenommenen Arbeit eine wohl mehr denn nur diözesangeschichtliche Bedeutung nicht aberkannt werden.

*Iso Müller O. S. B.*

---

**Anastasio Hartmann. Institutiones Theologiae Pastoralis** usui FF. Min. Capuccinorum accomodatae. Nunc primum in lucem editae a P. *Adelhelmo a Stantio*. (Bibliotheca Seraphico-Capuccina. Sectio ascetico-mystica, tom. III.) Assisi. 1932. 8<sup>o</sup> 133 pp.

Niemand schreibt gediegener als die Heiligen. Dieses Urteil wird auch durch die « Pastoraltheologie » des großen schweizerischen Kapuzinerbischofs erhärtet. Fein abgewogen, reich an Literaturkenntnis und Erfahrung, ganz zugespitzt auf das Ordensideal der Kapuziner, erweist sich das Büchlein als die reife Frucht eines von Seeleneifer glühenden Pastoralrektors. Zwar enthält Hartmanns « Pastoraltheologie » nicht alles, was heute von einem solchen Lehrbuch verlangt wird. Die Pastoralpsychologie behandelte der Diener Gottes in einem eigenen Werke. Die vorliegende Schrift birgt eine ausführliche Belehrung *De sacerdotis scientia et conversatione* (Tugendlehre) *necnon de officiorum ordinatione* (Tagesordnung).

Die Ausgabe ist in jeder Hinsicht gut. P. Dr. Adelhelm, der Vizepostulator im Seligsprechungsprozess des Verfassers, schickt dem Text eine ausführliche kritische Bio- und Bibliographie des Dieners Gottes Anastasius Hartmann voraus. Diese macht das Büchlein für alle, die sich mit schweizerischer Kirchengeschichte befassen, wertvoll. Aus diesem Grunde sei es auch an dieser Stelle angezeigt.

*P. Burkhard Mathis, O. Cap.*

---

**Thürlemann Inés: Erasmus von Rotterdam und Joannes Ludovicus Vives als Pazifisten.** Dissertation, Freiburg (Schweiz). 1932.

Schon 1924 hatte Frau E. Constantinescu-Bagdat über den Pazifismus des Erasmus von Rotterdam eine Schrift veröffentlicht: « La Querela pacis » d'Erasmus (Presses universitaires. Paris 1924). Inés Thürlemann geht in ihrer Doktordissertation über diese Arbeit hinaus, indem sie den ganzen Erasmus und alle seine Werke auf ihren pazifistischen Inhalt hin untersucht und den Rotterdamer mit dem Spanier Vives vergleicht.

Mit Fleiß und Genauigkeit arbeitet die Verfasserin die Friedensidee des Erasmus aus seinen Schriften heraus; er holt seine Argumente aus 6 Wertgebieten: aus der Naturphilosophie, der Soziologie, der Ethik, der Kultur, der Logik und der Religion (S. 20-36). Sehr interessant ist vor allem die religiöse Begründung des Friedens (S. 31-35), wo sich Erasmus auf die Eucharistie und auf die aus ihr hervorgehende geheimnisvolle Wirklichkeit des mystischen Leibes Christi beruft (S. 32). Es ist ein Verdienst der vorliegenden Arbeit, diese echt katholische Haltung des Erasmus dem Corpus-Christi-Mysticum gegenüber hervorgehoben zu haben; eben dadurch unterscheidet er sich scharf von den jüngeren Humanisten, die sich fast alle zum neuen Glauben wandten.

Diese positive religiöse Einstellung verdankt Erasmus besonders seinen englischen Freunden, die er anlässlich seines ersten England-Aufenthaltes 1499-1500 gewann: John Colet und Thomas Morus. John Colet vermittelte ihm die Werke italienischer Humanisten, hauptsächlich des Pico della Mirandola, den er persönlich kannte und sehr verehrte. Wie sehr Erasmus den Geist Picos in sich aufnahm, weist Dr. Ivan Pusino nach in einem Aufsatz: « Der Einfluß Picos auf Erasmus » (Zeitschrift für Kirchengeschichte, XLVI. Band; Neue Folge, IX, 1928, S. 75-96). Er zeigt darin, daß der ganze Plan und Aufbau des « Enchiridion militis christiani », des « christlichsten » aller erasmianischen Werke, einem Briefe Picos vom 12.-15. Mai 1492 an seinen Neffen Johannes Franz (Pici opera omnia, ed. 1601, S. 231 ff.) entnommen ist. Im « Enchiridion » ermahnt Erasmus einen Höfling zum beständigen Kampf gegen die drei Feinde: Caro, Mundus, Diabolus, mit den Waffen des Gebets und der Erkenntnis. Auch aus andern Schriften Picos schöpfte Erasmus, und zwar so sehr, daß er aus verschiedenen Werken teilweise sich widersprechende Äußerungen übernahm, ohne dessen gewahr zu werden.

Hinter den berühmten Erasmus von Rotterdam trat der Spanier Joannes Ludovicus Vives schon zu seinen Lebzeiten bescheiden zurück. Auch heute noch ist er als Pazifist ziemlich unbekannt (S. 58). Was Inés Thürlemann zur Untersuchung des Vives besonders befähigte, ist ihre Kenntnis des Spanischen. Ohne das hätte sie wohl kaum eine so reiche spanische Literatur durcharbeiten können, wie das bibliographische Verzeichnis sie aufweist.

Vives faßt den aktiven Pazifismus auf als eine Art Liebespflicht (S. 60), zu der Natur, Menschenwesen und Gott auffordern (S. 81). Nach dem Verhältnis der Menschen zu Gott richtet sich auch das Verhältnis der Menschen untereinander (S. 68). Aus dem durch die Ursünde gestörten

Verhältnis der Menschen zu Gott stammt aller Unfriede (S. 68), und nur in der Nachfolge Christi wird der innere Friede gefunden (S. 80).

Vives ist kein idealer Friedensschwärmer, er sieht die Dinge und ihre Zusammenhänge klar und deutlich, « weil er sich nicht scheut, an letzte Wahrheiten zu rühren » (S. 68). Er schließt keine Kompromisse und vertritt « konzessionslos, mit spanischer Strenge, seine Forderungen nach einem Leben der Eintracht, ohne jegliche Abstriche zu machen, ohne jede Rücksichtnahme auf persönliche Interessen » (S. 92). Das packt und reißt mit. Ein Erasmus kann ergötzen und entzücken mit seiner glänzenden Sprache, mit seinem sprühenden Witz und Humor, aber einen positiven religiösen Eindruck hinterlassen kann er nicht. So sagte schon der hl. Ignatius von Loyola, die Lektüre des « Enchiridion », das doch das « christlichste » aller erasmianischen Werke ist, habe ihm mehr geschadet als genützt.

An Überzeugungskraft und Ehrlichkeit der Gesinnung steht der hauptsächlich auf seinen literarischen Ruhm bedachte Rotterdamer weit hinter dem wenig bekannten Spanier zurück.

Annemarie Henggeler.

**Analecta Vaticano-Belgica**, vol. XV. **Lettres d'Urbain V** (1362-1370). T. II (1366-1370). **Textes et Analyses** publiés par Camille Tihon. Rome, Institut historique belge, 1932, in-8°, LII-533 pages.

**Analecta Vaticano-Belgica** 2<sup>me</sup> série : **Nonciature de Flandre. Correspondance d'Ottavio-Mirto Frangipani, premier nonce de Flandre** (1596-1606), publiée par Armand Louant. T. II, **Lettres** (1597-1598) et **Annexes**. Rome, Institut historique belge, 1932, in-8°, XII-502 pages.

**Bulletin de l'Institut historique belge de Rome**. Fasc. XII, Rome, Institut historique belge, 1932, in-8°, 244 pages.

M. Tihon vient de faire paraître le second volume des *Lettres d'Urbain V*, correspondant à la période 1366-1370. Cette publication fait suite à celle qu'avait préparée M. Fierens et que M. Tihon lui-même avait complétée après la mort de cet érudit (*Analecta*, t. IX). Le nouvel éditeur souligne ce fait que « tout en embrassant une période un peu plus longue, ce volume ne donne pas la moitié du nombre de documents du premier ». Mais c'est là, fait-il remarquer, un phénomène ordinaire dans tous les pontificats : les grâces et les faveurs sont surtout abondantes au début. De plus, il y a quelques lacunes dans les registres d'Urbain V. Des recherches faites dans d'autres archives ou dans des ouvrages imprimés ont permis d'ajouter quelques textes à ceux des registres. L'intérêt de ces documents consiste surtout dans les renseignements qu'ils fournissent sur la collation des bénéfices à cette époque. Urbain V avait eu l'intention de réagir contre le cumul et la non-résidence qui en était la conséquence ; aussi rarement confère-t-il directement des bénéfices à charge d'âmes. On trouvera, en outre, d'utiles aperçus sur la vie ecclésiastique ou monacale de ce temps. La publication est faite avec le plus grand soin ; des tables complètes et très détaillées permettent d'utiliser facilement cet ouvrage.

Une autre série des *Analecta* est consacrée à la Nonciature de Flandre. Déjà en 1924, un volume, publié par les soins de M. L. Van der Essen, avait donné les lettres adressées par le secrétaire d'Etat, à Ottavio-Mirto Frangipani, le premier nonce de Flandre. « Celui-ci contient, pour cette même période, non seulement les dépêches du nonce de Flandre à la Curie, mais encore la correspondance de Frangipani avec les personnalités ecclésiastiques et laïques, avec les représentants du Saint-Siège résidant à l'étranger, voire même avec des créanciers, des amis et des protégés. » La nonciature de Bruxelles étant considérée comme un poste d'observation, les affaires dont traite Frangipani sont multiples et intéressent diverses puissances ; outre les Pays-Bas, l'Espagne, la France, l'Angleterre retiennent l'attention du nonce. C'est l'époque où se négocie le traité de Vervins ; bien qu'il ne fût pas mêlé directement à ces pourparlers, Frangipani leur accorde un vif intérêt. Les affaires politiques et militaires du temps ne lui échappent pas plus que les questions religieuses. Il suit les querelles entre l'Université de Louvain et les Jésuites, non moins que l'affaire du mariage du cardinal-archiduc Albert avec l'infante Isabelle ; il travaille à la réforme religieuse et lutte contre le césaro-papisme de Philippe II.

L'édition est faite d'après les meilleures méthodes ; des sommaires détaillés précèdent les textes ou les remplacent, si la lettre est de peu d'importance ; l'annotation est copieuse et précise.

Le tome XII du *Bulletin* contient des études accompagnées de textes inédits. Deux d'entre elles, dues à M. Grunzweig, ont trait aux relations commerciales de Florence avec la Belgique. La première se base sur *Les papiers du Magistrat des Consulats aux Archives d'Etat de Florence* ; il s'agit d'un organisme créé en 1568, sur l'initiative de Tommaso Baroncelli, pour contrôler les comptes des consulats à l'étranger et fournir ainsi des ressources au trésor grand-ducal. L'auteur publie les pièces ayant trait à la colonie florentine d'Anvers. La seconde étude est consacrée au *Fonds de la Mercanzia*, l'organe de la vie commerciale de Florence, créé au début du XIV<sup>me</sup> siècle, avec charge de « faire ce que les Arts (marchands) étaient trop faibles et l'Etat trop incompetent pour accomplir ». Son rôle était surtout de défendre le commerce international de Florence. Les documents publiés ou analysés sont ceux qui peuvent avoir un intérêt pour la Flandre.

Dans sa *Note sur Pierre Rousseau*, M. L.-E. Halkin donne quatre pièces ayant trait à la condamnation de ce publiciste français qui, par son *Journal encyclopédique*, répandait les idées des encyclopédistes dans la principauté de Liège.

M. A. Louant a bien montré l'importance de *L'intervention de Clément VIII dans le traité de Vervins*. Il utilise la correspondance du nonce Frangipani, qu'il publie par ailleurs, et d'autres sources, notamment une relation complète et exacte des pourparlers, due à Amalteo, secrétaire attaché à la légation du cardinal Alexandre de Médicis ; le texte en est intégralement publié.

A.-M. Jacquin, O. P.

**P. Rudolf Henggeler O. S. B., Professebuch der Benediktinerabteien Pfäfers, Rheinau, Fischingen.** Im Selbstverlag des Verfassers.

Schon zwei Jahre, nachdem P. Henggeler von Einsiedeln die gelehrte Welt mit dem Professebuch des Klosters St. Gallen beschenkte, legt er die zu einem Band von 515 Seiten vereinigten Professebücher der Abteien Pfäfers, Rheinau und Fischingen — alle drei wurden im XIX. Jahrhundert aufgehoben — vor; und nächstes Jahr will er das Professebuch des Klosters Einsiedeln herausgeben als eine Art von Festgabe zur Feier des tausendjährigen Bestandes dieses Stiftes. Man staunt über die Arbeitskraft, die solches vermag; denn trotz der Kürze der Zeit, in der die vorliegenden Bände einander folgten, läßt keiner die Gründlichkeit des Studiums vermissen.

Die Methode für die Bearbeitung dieses zweiten Bandes war im wesentlichen dieselbe wie beim 1. Band. Für jedes Kloster wird zuerst ein ausführliches Verzeichnis der Literatur- und Quellenwerke geboten, dann folgen die Abhandlungen über Gründung und Untergang des Klosters; hierauf kommt der Hauptteil, der Abschnitt über die Mitglieder des Klosters. Was über Gründung und Aufhebung der einzelnen Abteien gesagt wird, ist zum Teil solide Verarbeitung der Forschungsergebnisse anderer Gelehrter, zum Teil Verwertung eigener Arbeit des Verfassers; wir erinnern hier an die vielbeachtete Untersuchung P. Henggeler über den Untergang des Klosters Pfäfers im «Heimatsbund Sarganserland», Jahrgang 1930. Für die weitläufigen Ausführungen über die einzelnen Mönche mußten Konfraternitätsbücher, Nekrologien, Taufzeugnisse, Professezettel, Urkundenbücher etc. beigezogen werden. Welche Unsumme von Arbeit darin steckt, kann nur der ermessen, der weiß, wie spärlich für frühere Zeiten solche Quellen fließen, wie lückenhaft alte Kataloge sind, welche scharfe, kritische Untersuchung die Benützung alter Urkunden verlangt. Und P. Henggeler hat wirklich keine Mühe gescheut, alles irgendwie brauchbare Material, das in seine Blickweite kam, zu Rate zu ziehen. Er stellte besondere Tabellen auf: für die Mönche von der Gründung des Klosters bis zum Anfang des XVI. Jahrhunderts (bei Pfäfers bis 1500, bei Rheinau bis 1529, bei Fischingen bis 1540; diese Caesuren wurden der Klostergeschichte entsprechend gemacht) nach Ordens- und Geschlechtsnamen, für die spätere Zeit bis zur Aufhebung nach Ordens- und Geschlechtsnamen und nach dem Heimatort. Eine solche Scheidung ist wertvoll. Ebenso wird man dem Verfasser sehr dankbar sein für das, was in besonderen Abschnitten über die Lebensschicksale und die Tätigkeit der verschiedenen Professen gesammelt worden ist. Den Abschnitten über Pfäfers und Fischingen ist ein Anhang beigegeben über die Pfarreien, die diesen Klöstern unterstanden, und als Anhang zu Rheinau folgt ein Inhaltsverzeichnis der Miscellaneen des berühmten P. Van der Meer. Verschiedene Bilder der Klöster und einer Reihe von Äbten schmücken das Werk, das in seiner ganzen Aufmachung, sowohl was Papier als Druck betrifft, der graphischen Werkstätte Eberhard Kalt-Zehnder in Zug alle Ehre macht.

Bei einem Buch von so großem und bleibendem Wert möchte es kleinlich erscheinen — und angesichts des Umstandes, daß es in absehbarer

Zeit kaum zu einer Neuauflage kommen wird, auch nutzlos — wenn man Kleinigkeiten, über die man zweierlei Meinung sein kann, aussetzen wollte, z. B. ob es notwendig sei, bei der Literaturangabe Arbeiten zweiten und dritten Ranges anzuführen, oder ob man den Ursprung von Pfäfers nicht auch von der philologischen Seite her beleuchten sollte, da doch die verschiedenen alten Namen, die S. 15 und 20 angeführt sind, zu einer Untersuchung geradezu reizen. Aber dieses letztere Problem würde nicht bloß einen Germanisten, sondern auch einen Kenner des Rätoromanischen verlangen.

Doch sei es gestattet, einen Punkt zu berühren, der nicht bloß für das vorliegende Buch, sondern für wissenschaftliche Werke überhaupt von prinzipieller Bedeutung ist. Arbeiten mit rein wissenschaftlichem Charakter dürfen heute, wenn immer möglich, nicht sehr umfangreich sein, sonst können viele Gelehrte und Bibliotheken sie nicht kaufen. Um nun in concreto zu reden: Das Buch von P. Henggeler sollte sich auf das beschränken, was der Titel sagt, auf das Profeßbuch. Auch dann ließe sich diese oder jene Seite konzentrierter fassen. Die Abschnitte über Gründung und Aufhebung der Klöster würden wir weglassen (so könnte auch das Quellenverzeichnis reduziert werden); dafür möchten wir den verehrten Verfasser fragen, ob er diese Abhandlungen nicht zu einem andern Buch verwerten wollte, in dem er nicht nur Anfang und Ende der Klöster, sondern die ganze Klostersgeschichte behandeln würde. Dafür wäre ja eine Voraussetzung schon erfüllt; denn die reichhaltigen Notizen über die Äbte und einfachen Mönche bieten Stoff in Hülle und Fülle. Und Klostersgeschichten finden einen viel weiteren Leserkreis als Profeßbücher, welche Tatsache aber natürlich den Wert der Profeßbücher durchaus nicht herabsetzt, bilden sie doch eine unschätzbare Quelle für zusammenfassende Darstellungen.

P. Henggeler mag aus diesen Bemerkungen ersehen, daß wir seinen Kräften noch mancherlei zutrauen. Nach den Profeßbüchern, die wir bereits eingangs aufzählten, wird P. Henggeler auch noch die Profeßbücher der übrigen schweizerischen Benediktinerklöster herausgeben, wie wir hoffen. Wenn dann einmal alle diese Bände des *Monasticon-Benedictinum Helvetiae* von einem und demselben Verfasser vorliegen, werden wir ein grundlegendes Werk für die Schweizerische Kirchengeschichte besitzen, auch ein Beispiel dafür, was der oft gerühmte benediktinische Gelehrtenfleiß vermag.

*Paul Hildebrand.*

### **35. und 36. Historisches Neujahrsblatt von Uri.**

Auf das ernerische Neujahrsblatt warten seine Freunde immer mit besonderer Spannung. Diesmal soll gleich von zwei Neujahrsblättern die Rede sein, die sich durch den guten Geschmack der Auswahl der Artikel, durch eine große Abwechslung und durch die mannigfaltigste Beziehung zum Kanton Uri auszeichnen. Es ist ja nicht möglich, alle Artikel zu erwähnen, aber von den wichtigsten sei hier berichtet.

Dr. *Albert Büchi* in Freiburg widmet als letzte Arbeit aus seiner Feder unserem Urner Staatsarchivar Dr. Eduard Wymann zu seinem 25-jährigen Jubiläum eine interessante Spezialuntersuchung über den *Anteil Freiburgs am Bellenzer Zug 1478–79*. Daß damals die Freiburger mit den Bernern zogen, wie auch aus einem Bildchen aus Diebold Schillings Berner Chronik zu ersehen ist, hat seine Bedeutung für ein Zusammenwirken dieser beiden Stände auch in den kommenden Zeiten gehabt. An diese Ausführungen sind als Beilagen die zeitgenössischen Chroniken und Waffenrödel beigefügt. — Dr. *Karl Fry* in Truns berichtet über die erste Nuntiatur des *Giovanni Antonio Volpe* und sein Verhältnis zum Lande Uri. Es gelang diesem Italiener, der den blauen Himmel Italiens in Altdorf schmerzlich vermißte und der wie ein Verbannter auf einer Todesinsel Ruf um Ruf nach Rom um Erlösung aus dieser Wüstenei sendet, eine stolze Reihe führender Urner für seine Wirksamkeit im Dienste der Kurie zu gewinnen und damit auch nach und nach dieser herben und düsteren Gegend und ihren Bewohnern die besten Seiten abzugewinnen. Die Beroldinger, Beßler, Muheim, A. Pro, Roll, Schmid, Silenen, Tanner und Zumbrunnen sind begabte urnerische Staatsmänner und Krieger, die Uris Namen in die weite Welt trugen und Reichtum und Ehre ins Land lockten. Auch zu dieser Originalarbeit für das Neujahrsblatt sind Dokumente aus Volpes Korrespondenz beigefügt. — Zu der Visitationsreise des Ordensgenerals der Kapuziner *P. Erhard von Radkersburg* durch die Schweiz vom Jahre 1780 im Lichte zeitgenössischer Aufzeichnungen von Dr. *P. Adelhelm Jann* in Stans ist ein ausführlicher Reisebericht des visitierenden Ordensgenerals selber samt einem ausgezeichneten Porträt beigefügt. Das Heft schmücken außerdem Reproduktionen urnerischer Wappenscheiben hervorragender Persönlichkeiten aus dem XVII. Jahrhundert und eine sehr genaue Reproduktion des Eckstückes im Banner der Urner, das in Murten, in Bellenz, vor Sankt Gallen und zuletzt vor Frastenz ins Feld getragen worden war.

Das 36. historische Neujahrsblatt umfaßt nicht weniger als zwölf verschiedene Artikel. Dr. *Alex Christen* berichtet über *Urserns Gerichtsverfassung seit 1798* bis zur letzten Verfassungsänderung im Mai 1929, welche insofern den Ursern eine gewisse Genugtuung schenkt, als die Landsgemeinde an der Bözlinger Gand aufgehoben und die geheime Abstimmung im ganzen Kanton eingeführt wurde. Der letzte Überrest einer gewissen Selbständigkeit Urserns ist einzig noch im sogenannten Landgericht übrig geblieben, das zwar besser mit dem Titel Talgericht Ursern bezeichnet worden wäre.

Man liest mit großem Interesse Dr. Alex Christens « Militärische Maßnahmen Urserns beim Ausbruch der französischen Revolution und sein Hilfszug beim Falle des alten Bern » aus dem « Protokoll des löblichen Tales Ursern ». Als der Einfall der Franzosen in die Waadt und ihr Marsch gegen Bern 1798 in Uri und Ursern bekannt wurde, rüsteten diese sogleich sich zu einem Hilfszuge. In den vorhergehenden Jahren ist immer wieder in den Ratsprotokollen in « aparten Ratsversammlungen » von militärischen Übungen und von einem strammen Regiment des Rates die Rede. Der Urserner Ratsherr Franz Joseph Meyer gibt sodann ein anschauliches Bild

des Zuges der Urserner Truppen in den Märztagen von 1798, das jedoch nur bis auf das Eintreffen der Truppen auf dem Berner Boden geschildert worden ist, da Meyer um Geld und gute Worte einen Stellvertreter gefunden hatte, der statt seiner den Feldzug mitmachte. Für die Urserner sind die Namen der siebenten, achten und neunten Rotte, die alle aus Ursern gegen Bern gezogen waren und deren Nachkommen heute noch leben, besonders interessant. — Daß auch in der Mitte des achtzehnten Jahrhunderts im Kanton Uri *Tabakbau* getrieben wurde, trotzdem die Geistlichen darüber klagten, daß Christenleute ihren Mund dadurch zum Rauchfang des Satans machten, erzählt Dr. *Karl Gisler*. — Pater *Aurelian Roßhardt* in Stans bietet eine kulturhistorische Studie der stimmungsvollen *Karfreitagsprozession* der barmherzigen Brüder in Altdorf und Dr. *Wymann* als Beilage einen Auszug aus den Bruderschaftsrechnungen von 1804–1835. Wie wichtig schon vor Jahrhunderten der Wald für die Bevölkerung von Silenen gewesen ist, zeigen uns die von Kantonsoberförster *Max Oechslin* publizierten Bannbriefe und *Waldurkunden zu Silenen*. Ein reicher und interessanter Bilderschmuck, darunter ein seltenes *Urner Exlibris* des P. Joachim von Beroldingen, ist dabei.

*Ernst Rippmann.*

---

**Berve Helmut. Griechische Geschichte.** 2. Hälfte: Von Perikles bis zur politischen Auflösung. 5. Band der Geschichte der führenden Völker. Herder, Freiburg i. Br. 1933. Brosch. M. 9; geb. M. 11.

Der zweite Band von Berves Griechischer Geschichte ist wie der erste wertvoll (vgl. diese Zeitschrift, Jahrgang XXV, S. 291 ff.). Er ist originell in Form und Inhalt, die Sprache voll Schwung. Die politischen Parteien registrieren mit seismographartiger Genauigkeit die leiseste Änderung der Staatsform in den verschiedenen Gemeinwesen. Die Bilder der Kriegsgeschichte rollen in filmartiger Hast, aber klar verbunden, an uns vorüber. Jene Abschnitte, die einzelne Perioden zusammenfassend charakterisieren, mit Schlaglichtern auf die Geistesgeschichte, sind Kabinettstücke moderner Historiographie. Diese wird man immer wieder gern lesen, auch wenn man gelegentlich zu Widerspruch gereizt wird, z. B. bei der Beurteilung des Prozesses gegen Sokrates (S. 62). Die Geschichte der Diadochen mit ihrer Fülle von kraft- und geistvollen Regenten mutet an wie ein Kampf von Giganten, wie ein wirres Durcheinander von Renaissancegestalten, was Berve offenbar selber auch empfindet, da er wiederholt den Ausdruck « Condottiere » braucht.

Es mag sein, daß der eine und andere Leser manche Seiten der kriegesischen Verwicklungen dieser Diadochen und ihrer Epigonen im Reiche der Ptolemäer oder Seleukiden oder die Waffengänge der sizilischen Tyrannen überschlägt; aber sicher liest auch mancher gerade diese Partien mit wachsendem Interesse, weil ihm hier eine ganz neue Welt aufgeht, eine Welt, von der er auf den Schulbänken weder eine Silbe gehört noch eine Zeile gelesen hat. Das Buch als Ganzes zeigt, wie die Entwicklung des

Individualismus und Liberalismus im privaten wie im öffentlichen Leben einerseits ganz neue Kräfte weckt, andererseits wie eine ätzende Säure die alte griechische Polis zersetzt. Aber wenn auch die griechischen und hellenistischen *Staaten* zerfielen und starben, der griechische *Geist* starb nicht. Und die Geschichte des griechischen Geistes « zieht durch die Jahrtausende hin und ist noch nicht am Ende, wird nie am Ende sein, solange es europäische Menschen gibt » (S. 345).

*Paul Hildebrand.*

**Koch, Dr. Hugo. Quellen zur Geschichte der Askese und des Mönchtums in der alten Kirche.** (Sammlung ausgewählter kirchen- und dogmengeschichtlicher Quellenschriften. N. F. 6). Mohr, Tübingen, 1933, XII-196 S. 8° ; M. 7,80.

On connaît les excellents recueils qui ont déjà paru dans la collection de textes que dirige M. Gustave Krüger : ainsi, parmi les derniers, la réédition, par Bihlmeyer, des *Pères apostoliques* de Funk et, par M. Krüger lui-même, celle des *Actes des martyrs* de Knopf. M. Hugo Koch a réuni, dans ce sixième volume de la nouvelle série de la collection, les textes les plus significatifs de l'antiquité, aussi bien païenne que chrétienne, concernant la vie ascétique et la forme concrète qu'elle prit, à partir de Constantin, dans le monachisme. Son manuscrit était terminé, nous confie l'auteur, au moment où parut l'*Enchiridion asceticum* de Rouët de Journal et de Dutilleul. Celui-ci, qui descend plus bas, et qui, on le sait, accompagne les textes grecs d'une traduction latine, est notablement plus volumineux. Par contre, M. Koch a tenu davantage à reproduire les constitutions : il publie intégralement les Préceptes de saint Pacôme, en longs extraits la fameuse épître 211 de saint Augustin ainsi que les Règles composées par saint Césaire pour les moines et pour les vierges. S'il ne donne pas celle de saint Benoît, qui se placerait au terme de l'époque qu'il a embrassée, c'est tout d'abord parce qu'elle est trop longue et surtout parce qu'il en existe déjà plusieurs éditions critiques.

M. Koch a été amené à citer même des textes ayant trait à des conceptions ascétiques rejetées par l'Eglise, telles que l'enkratisme et la coutume des *virgines subintroductae*. Par ailleurs, il ne défend aucune thèse, et prend même la peine de souligner qu'on peut rapprocher des passages païens et chrétiens, sans vouloir par là le moins du monde revendiquer une influence des premiers sur les seconds, mais pour constater simplement des tendances en partie semblables dans des milieux différents. On remarquera enfin avec satisfaction que M. Koch, dans la bibliographie dont il accompagne chacun des textes reproduits, cite largement les auteurs catholiques, français y compris, alors même qu'il ne s'agit que de simples articles, ceux par exemple de la *Revue d'ascétisme et de mystique*.

*L. Waeber.*